

## **La tentation de l'abricot**

Je vivais au cœur de la forêt. D'après les autres qui la voyaient comme un cercle, je représentais même le centre. Cette position ne m'octroyait aucun privilège mais me rassurait, et ceux qui me côtoyaient goûtaient au même confort en me confirmant régulièrement notre emplacement. Nous étions les Centraux.

Solide Chêne centenaire, l'Ancien trônait parmi nous et faisait régner l'ordre. Armé de certitudes depuis longtemps encreées dans le sol, il avait mis fin à ses querelles intimes et opté pour une harmonie basée sur le parfait alignement vertical. Il répétait sans cesse aux jeunes pousses de filer droit, le sens propre suffisait. Cette disposition des arbres était sa lutte perpétuelle contre le chaos, rien ne devait désorganiser cette perfection linéaire. Avant d'en arriver là il s'était heurté à une théorie qui l'avait longtemps perturbé en affirmant que le monde devait sa création à une pluie de matière. Si le déluge s'était poursuivi indéfiniment selon les trajectoires parfaitement parallèles du début, le monde n'aurait pas existé. Un simple écart avait suffi à faire s'entrechoquer la matière et créer les objets. Ces déviations que l'ancien exécrait pouvaient être à l'origine du monde. Il s'en accommoda ; il éleva au rang de principe le fait que le désalignement avait servi à sa naissance, et que la suite n'était qu'alignement.

Nous fûmes élevés par ce principe, et à force de surveiller l'imperfection des écorces et combattre l'apparition de branches, nous nous resserrâmes le plus possible, et l'harmonie prônée par l'Ancien fut atteinte. Notre monde était sombre mais ordonné. Ainsi L'Ancien voyait le paradis, il nous expliqua que nous étions les seuls sur Terre à en profiter de notre vivant.

Cependant, de ma position, je pouvais apercevoir à travers mes congénères bien rangés les langoureux remous d'une rivière au milieu d'une prairie verdoyante. Des couleurs sublimes, chaleureuses et changeantes se dégageaient de ce tableau rayé de noir, et créaient un contraste attirant. J'aurais aimé être là-bas, laisser le vent soulever des senteurs nouvelles, écouter le clapotis de l'eau, me baigner dans le bleu clair du ciel. Incapable de me mouvoir, j'étais condamné à l'obscurité et l'immobilisme, tandis que mes voisins dessinaient involontairement les barreaux d'une prison.

L'unique danger que nous connaissions était le vent, pour avoir parfois entendu les récits de la Périphérie. Les arbres situés en bordure de la futaie racontaient de terribles histoires de chutes, de fractures, de mutilations, autant de drames qui nous semblaient invraisemblables de notre point de vue de Centraux. L'Ancien nous rassurait en répétant que si ce désordre avait cours, il aurait déjà ramené le chaos. Il était le plus grand d'entre nous, sa cime émergeait bien au-dessus de nos têtes, il était bien placé pour affirmer que nous étions à l'abri, en se gardant de dire que les vents pouvaient nous faire pencher et frotter les uns contre les autres. Même imposé par un tiers, frayer avec le voisin était un acte hautement interdit, à cause de la proscrire oscillation et d'une morale qu'aucune éducation ne nous expliqua jamais clairement. L'Ancien n'était pas à l'aise dans ce domaine, mais très doué dans d'autres, comme nouer des liens avec de sombres résineux voisins, qui avaient pour mission de nous prévenir aux premières bourrasques en se balançant longuement.

La Périphérie ne nous rapportant que des ragots de branches cassées, nous finîmes par ne plus trop écouter, mais une information inédite nous parvint. La rumeur se répandit qu'un arbre poussait de travers, en bordure de la futaie. Il était non seulement tordu mais aussi très différent des autres. De toute évidence ce n'était pas un Chêne. Il n'était pas bien haut et avait tendance à s'éparpiller, ses branches contournaient déjà plusieurs de nos frères stupéfaits.

Nous n'apercevions pas l'intrus depuis le Centre, le suivi de sa croissance se fit au gré de commentaires de plus en plus acerbes. Plus tard il fut surnommé l'intrus, quand des fruits apparurent sur ses branches inarrêtables. L'Ancien prit un coup de vieux et vit en lui un signe de mauvais augure. Les arbres étant plus espacés à l'orée du bois, la technique d'étouffer le nouveau-venu ne fonctionna pas, l'Ancien espéra qu'il ne survivrait pas aux rafales de vent. Les fruits prirent une couleur orangée, et il devint pour tous l'Abricotier. J'étais scandalisé par tant de haine et de rejet, et cette réaction favorisa en moi un désir nouveau. L'inconnu avait non seulement besoin de protection contre les aléas extérieurs, mais aussi contre les sentiments mauvais de ses semblables. Un élan inédit me poussait à aller vers lui, encouragé par les couleurs de plus en plus chaudes de ses fruits et l'injustice flagrante dont il souffrait. Mon corps luttait pour se déplacer, des forces internes se mobilisaient mais ne parvenaient qu'à de faibles craquements de mon écorce, dont le plus gros attira l'attention de l'Ancien. Il ne fit aucune remarque sur le moment, mais sa

vigilance calma mes ardeurs. Néanmoins je l'entendis quelques jours plus tard marmonner que rêver de voyage signifiait pour nous rêver de mort.

L'Abricotier était maintenant un petit arbre splendide. Sa beauté se fondait parfaitement dans celle du monde extérieur, où toutes les couleurs étaient maintenant représentées. Il était aussi tordu que j'étais droit, mais ses grappes de fruits arrondissaient les pans coupés du tronc. Il affichait trois couleurs principales, du noir de son écorce à l'orange clair de ses fruits, en passant par le vert impérial du feuillage. La rondeur des abricots était une forme rare dans la futaie, elle affolait mes sens et fabriquait des tentations interdites. Mon attirance devenait de plus en plus forte et incontrôlable. Je sentais mon corps se transformer, et guettais anxieusement le moindre signe d'une mutation qui m'exclurait définitivement du groupe.

Plus que l'arbre lui-même, l'Ancien craignait l'explication de sa présence, car la plus probable était un noyau jeté par l'homme. Elle sous-entendait que l'homme s'était rapproché et avait même longé au moins une fois la futaie. L'Ancien savait que la confrontation avec notre unique prédateur était proche, et celui-ci ne tarda pas à se présenter. Ses yeux brillants transpercèrent la futaie et analysèrent une situation qui ne faisait pas de doute : sa trouvaille avait un potentiel énorme. L'homme se posta à la Périphérie, lança un sourire à l'Abricotier, et pour tous cette connivence rangea définitivement l'intrus du côté ennemi.

Mes sentiments étaient alors à leur paroxysme envers l'Abricotier, et me rendaient aveugle à toute évidence. Les jours suivants l'homme s'enfonça dans la futaie, auscultait chaque tronc, et se contenta de marquer certains fûts avant de disparaître plusieurs jours. Je fus le seul à être marqué parmi les Centraux, et j'eus la désagréable impression que si mes voisins avaient pu me désigner, ils l'auraient fait.

Un préau fut construit le long de la rivière, et la prairie fut réquisitionnée pour garer d'énormes engins. Les hommes étaient maintenant nombreux, certains arrivèrent à bord d'un bateau et lui bâtirent un quai, d'autres transformèrent le préau en véritable entrepôt. Avec ces constructions naissait une certaine idée du déplacement dont j'apprenais les rudiments. Les hommes transportaient et se transportaient eux-mêmes. Jusqu'où allaient-ils ? A partir de quelle distance parlait-on de voyage ? Ce mot que l'Ancien prononçait comme une menace en le qualifiant de dernier, n'était-il pas au contraire une promesse ?

Au premier bruit de tronçonneuse, je compris que la véritable action de l'homme débutait. Elle n'était pas encore précise à mes yeux, mais le vacarme engendré suffisait à présager du pire.

Le premier arbre abattu fut trainé hors de la futaie, découpé et amené vers l'entrepôt pour être transporté en aval de la rivière. Un deuxième s'inclina lentement puis s'écrasa. Un troisième prit un angle défendu par l'Ancien et ne put se corriger. Les règles étaient transgressées, notre monde disparaissait, l'Ancien n'y pouvait plus rien.

Quand vint mon tour je fis une dernière tentative pour bouger, en vain. Mon esprit se détacha pour rejoindre la voûte céleste, mes pieds plongèrent dans l'eau fraîche de la rivière, mes mains attrapèrent un abricot, alors que la chaîne infernale déchiquetait mon écorce.

Je me réveillai en sursaut, en agrippant les accoudoirs de la chaise. Le frein n'ayant pas été serré, elle avança doucement. J'avais froid d'avoir trop dormi dans l'air frais de l'église. Le bleu clair de la voûte m'éblouit, un ciel pur me surplombait sans obstacle. Plus bas, de surprenantes volutes colorées donnaient vie à des poissons imaginaires aux écailles brillantes. Tant de lumière me fit croire un instant que j'étais dehors. Pourtant l'autel me faisait face, avec son panier de fruits multicolores. Un vieux prêtre s'activait en pestant contre deux pots de glaïeuls dont il essayait de faire tenir droit les longues tiges. Il s'interrompit en voyant que j'étais réveillé et fit pivoter le panier de sorte que je ne vois plus les abricots.

L'infirmier avait l'habitude, il savait qu'à ce moment précis il devait intervenir avant que je ne m'effondre, ayant une fois de plus oublié que mes jambes amputées ne me porteraient pas jusqu'à l'autel. Il me plaqua doucement au dossier de la chaise et soupira qu'il était l'heure de rentrer à l'hôpital.

Perclus de douleurs fantômes, je fus poussé vers l'obscurité de l'entrée. A l'ouverture de la porte un courant d'air s'engouffra dans l'église et arracha au prêtre un juron. Avant de sortir je le vis un abricot à la main et les bras ballants devant les glaïeuls affolés, aux tiges entrecroisées.

*1562 mots*